

LES ALLEMANDS À VENISE  
(1380-1520)



**BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME**  
**Fascicule trois cent soixante-douzième**

**LES ALLEMANDS À VENISE**  
**(1380-1520)**

par

**Philippe BRAUNSTEIN**

ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME

2016

Braunstein, Philippe, 1933-

Les Allemands à Venise (1380-1520) / par Philippe Braunstein

Rome : École française de Rome, 2016

(Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome ; 372)

ISBN 978-2-7283-1125-5

1. Allemands -- Italie -- Venise (Italie) -- Histoire 2. Venise (Italie) -- Conditions économiques -- Histoire 3. Venise (Italie) -- Conditions sociales -- Histoire 4. Venise (Italie) -- Vie religieuse -- Histoire

*CIP – Bibliothèque de l'École française de Rome*



ISO/CD 9706

© - École française de Rome - 2016  
ISBN 978-2-7283-1125-5

## EN GUISE D'INTRODUCTION

Au pied des Alpes, une grande ville portuaire et un caravansérail : la particularité de l'immigration venue du Nord à Venise tient à cette double destination, l'une, ouverte à la mobilité du travail pour tous, l'autre, à l'exercice encadré de l'échange marchand.

Comme les migrants du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, les nouveaux venus sont en majorité des hommes jeunes et célibataires, mais au lieu d'être chassés loin de chez eux en terre étrangère par la faim ou la peur, ils bénéficient dès leur arrivée de la tradition d'accueil à l'aventure, qu'elle soit le fait des autorités de tutelle ou de la présence familière de ceux qui les ont précédés. Ces nouveaux venus présentent en permanence tout le spectre de la vie sociale : représentants de grandes familles d'affaires, jeunes gens en formation, experts de différents métiers, expatriés sans ressources, manouvriers en quête d'emploi, hommes de main prêts à toute besogne forment le paysage d'une foule dynamique qui, par les cheminements les plus divers, vient tenter la chance. À Venise, les migrants ne subissent pas de restriction à leur installation ou de cantonnement arbitraire : les uns savent d'avance que le Fondaco dei Tedeschi, construit pour eux, les accueille, les autres bénéficient, s'ils le sollicitent, du soutien de compatriotes ou d'institutions fraternelles qui les familiarisent avec les usages et les procédures.

De ce processus continu on ne connaît que ce que les sources écrites nous en disent après plusieurs siècles : nous ne saurons jamais les échecs, les déceptions, les retours ; les nouveaux venus eux-mêmes ne savaient sans doute pas si leur aventure serait de courte ou de longue durée et la documentation qui évoque leur présence à Venise témoigne de l'extraordinaire diversité des cas : les uns ne font qu'un bref passage parce que la mort les saisit, d'autres ont fondé une famille et nous ne les rencontrons qu'à la fin d'une vie bien remplie ; d'autres encore font tant de références dans leurs testaments à leur famille lointaine et à leur église paroissiale que leur installation peut paraître récente ou mal assurée. Quant aux résidents du Fondaco, les uns y ont fait régulièrement de brefs séjours, d'autres ne sont venus que pour un contrat ou une mission, d'autres sont en poste depuis si longtemps qu'ils s'expriment aussi bien dans les deux langues.

Qu'ils soient de passage ou qu'ils réussissent à s'installer, ceux que les Vénitiens appelaient « les Allemands », même s'ils étaient originaires des régions les plus diverses, de la Flandre à la Pologne, entrent en rapport avec la population et les institutions d'une capitale qui fascine

tout étranger, quel que soit son niveau culturel. Voici un jeune homme, qui accompagne son maître, un marchand allemand ; le Vénitien qui traite avec le marchand s'adresse à lui : « Comment t'appelles-tu, dis-moi ? – Je m'appelle Konrad – D'où es-tu ? – Je suis de Vienne – Te plais-tu ici ? – Oui – As-tu envie d'apprendre l'italien ? – Oui – Vas-tu rester un moment ? – Je pense, un peu ». Indispensable dans le monde du négoce, la connaissance de la langue est, de tout temps, l'introduction la plus efficace au monde étranger et à ses coutumes. Les plus ambitieux ajoutent à la connaissance de la langue l'apprentissage du commerce ou l'étude du droit. Qu'ils restent peu de temps en ville, ou qu'ils y trouvent leur place, on ne saura d'eux que ce que révèle la trace de leur nom. Hors d'un accident, c'est leur insertion durable dans le tissu urbain, le métier, la paroisse, la fraternité, qui nous transmet la mémoire de leur vie. C'est ainsi qu'une multitude de cas individuels, de génération en génération, autorise à esquisser les contours d'un groupe minoritaire qui ne cesse de se renouveler. Et si la documentation publique atteste au niveau de la ville ou de l'État la présence d'une communauté dont il faut parfois réguler l'activité, ce sont les témoignages directs ou indirects, transcrits par un notaire ou un juge, qui permettent d'aller à la rencontre des individus dans leur vie quotidienne, les Allemands ne se distinguant alors des Vénitiens qui les entourent que par le souvenir vivace de leur origine.

J'ai fait, moi aussi, le voyage d'initiation : le jeune historien que j'aspirais à devenir est parti de Nuremberg pour aller à Venise. C'est à Pierre Jeannin, alors répétiteur (« caïman ») d'histoire à l'École Normale Supérieure, que je dois la première incitation, acceptée d'emblée, à passer le portail de l'histoire allemande et à m'installer pour un an en Allemagne. Sous la direction d'Yves Renouard, l'un des trois professeurs du Moyen Âge occidental à la Sorbonne des années 1950, j'ai rédigé mon premier mémoire, fondé sur la tradition historiographique et les premiers documents relatifs au grand commerce vénitien que j'ai trouvés et transcrits à Nuremberg. Grâce à la confiance et à la générosité de mes maîtres, je pris par l'École Française de Rome le chemin de Venise, où je pus à loisir entreprendre une longue initiation aux institutions et à la vie quotidienne au xv<sup>e</sup> siècle et rencontrer tant de figures entre les lignes des notaires.

C'est cette enquête sans fin sur la place et le rôle des Allemands dans l'économie et la société de la fin du Moyen Âge qui m'a conduit dans l'arrière-pays de Venise vers les mines et la métallurgie ; j'ai alors exploré dans l'Europe d'Outre-Alpe, puis en France, dans les archives et sur le terrain, un secteur essentiel de la production qui a fait l'objet pendant près de trente ans d'une redécouverte collective : l'exploitation du sous-sol, l'évolution technique qui a contribué à l'essor des fonderies et hauts-fourneaux, l'économie sociale du travail, des galeries de mines aux ateliers urbains, la fortune conquérante et fragile des entrepreneurs, autant de thèmes et d'analyses qui ont animé séminaires et colloques, suscité ouvrages et explorations archéologiques, et fait dans toute l'Europe la démonstration de la présence allemande au cœur des processus industriels.

Cependant mes séjours aux Frari ne s'étaient pas arrêtés et je n'ai cessé d'enrichir les dossiers ouverts. C'est ici l'occasion de dire ce que je dois aux rencontres amicales et solides avec quelques archivistes vénitiens, comme Maria Francesca Tiepolo, Luigi Lanfranchi, Bianca Strina Lanfranchi et avec des chercheurs italiens ou étrangers : sur les marches du pont, face à l'église, une photo remémore le groupe joyeux que nous formions, où figure, en compagnie de Laura, son épouse, l'ami de toujours, Reinhold Mueller.

Le décès brutal de mon maître Renouard, la rencontre chaleureuse avec Michel Mollat qui a toujours soutenu mes efforts, la proposition que me fit un jour à Rome Fernand Braudel de le rejoindre à l'École des Hautes Études, autant d'événements qui m'imposaient l'obligation morale de mettre un terme à cette longue enquête. Les années passaient et de jeunes et brillants chercheurs français s'étaient à leur tour installés dans la haute salle des Frari ; après la génération d'Anna Bellavitis et de Jean-François Chauvard, vint le tour de Mathieu Scherman et de Fabien Faugeron : il fallait conclure, maintenant ou jamais. Le livre s'est enfin séparé de moi et je dois ce moment de libération à ceux qui m'ont facilité les dernières mises en forme : l'équipe de Yann Pitchal et de Balaur Shah, qui a transmué à Pondichéry en un texte impeccable les chapitres les plus anciennement rédigés, corrigés et annotés à la main, Mohamed Berkani, dont le savoir informatique tranquillise les néophytes, Reinhold Mueller qui s'est proposé à faire à ma place, puis avec moi, les dernières relectures de sources et a même entraîné Silvio Piasentini dans cet office charitable, le pasteur Marc Pernot, qui fut ingénieur à l'Institut géographique national et a établi des cartes à partir de mes tracés malhabiles, Fabien Faugeron qui m'a donné, sur la base de son expérience récente, de très utiles conseils de présentation, Didier Delbreil qui a amicalement imprimé les dernières copies et surtout mon fils Guillaume, qui a mis sa science d'ingénieur d'études au service des ultimes versions informatiques de l'ensemble, en réalisant les tableaux généalogiques, en insérant les documents les plus divers dans le cours du texte et en gardant, en toutes circonstances, un calme souverain.

L'ouvrage, qui est un morceau de ma vie de chercheur et d'écrivain, a suscité trop d'attentes pour ne pas être accueilli avec soulagement par mes amis proches. Un plus vaste public trouvera peut-être ci ou là son compte dans l'histoire de cette minorité allemande au sein d'une des grandes villes de l'Occident médiéval ; elle s'inscrit dans un contexte troublant en ce début du *xxi*<sup>e</sup> siècle, celui des migrations de tous les temps : en dépit des réticences et des craintes, c'est d'ouverture, de tolérance, d'acculturation, d'intégration, que l'histoire peut témoigner. Elle ne dit rien des déceptions et des échecs, qui sont emportés dans le courant continu d'un dynamisme que l'écriture risque de figer en un tableau immobile. Que sous l'écriture réductrice persiste l'image d'un courant irrésistible, qui n'a cessé de nourrir les économies et les cultures.

Octobre 2014